

le carré

scène nationale
centre d'art
contemporain
pays de
château-gontier



Romain Weintzen

Mange tes morts

14 mars > 26 avr il 2026

guide du visiteur



Romain Weintzem

Né en 1987, Romain Weintzem vit et travaille à Fontevraud l'Abbaye.

De la sculpture au design, de l'intime au politique, Romain Weintzem façonne, détourne, s'amuse, tout en traitant de sujets difficiles. Il fait ainsi de l'ironie une arme de résistance face à la noirceur.

Entre attraction et répulsion, comédie et tragédie, l'ambivalence est au cœur du processus créatif de Romain Weintzem. Son amour des mots le pousse à jouer de manière quasi obsessionnelle sur les titres de ses œuvres. Leur puissance évocatrice ne laisse jamais le public douter des intentions de l'artiste. Au travers de ses œuvres, tantôt légères, parfois très sombres, Romain Weintzem nous offre son regard critique sur notre époque troublée et assombrie. À la fois sensible et acerbe, l'œuvre de l'artiste nous amène à reconsidérer le réel sous un nouvel aspect et nous permet d'affronter la dureté du monde sans œillères, avec humour et résolution. Sa vitalité dans la création se veut communicative et transforme sa révolte en une œuvre protéiforme et frappante.



mange tes morts

Il est rare de rencontrer ce type de titre dans le champ de l'art contemporain¹, et cela nous renseigne sur la propension de l'artiste Romain Weintzem à ne pas faire comme les autres : « C'est une expression que j'adore. Un truc qu'on dit quand on est en colère. Une expression qui correspondait à ce que j'ai ressenti en apprenant le départ forcé de Bertrand Godot, directeur de la programmation art contemporain au Carré, qui m'a invité à imaginer cette exposition. J'aime le côté frontal de cette expression, bien éloigné des codes policés de l'art contemporain : il correspond à l'énergie générale de mon travail. »

le bruit des bottes

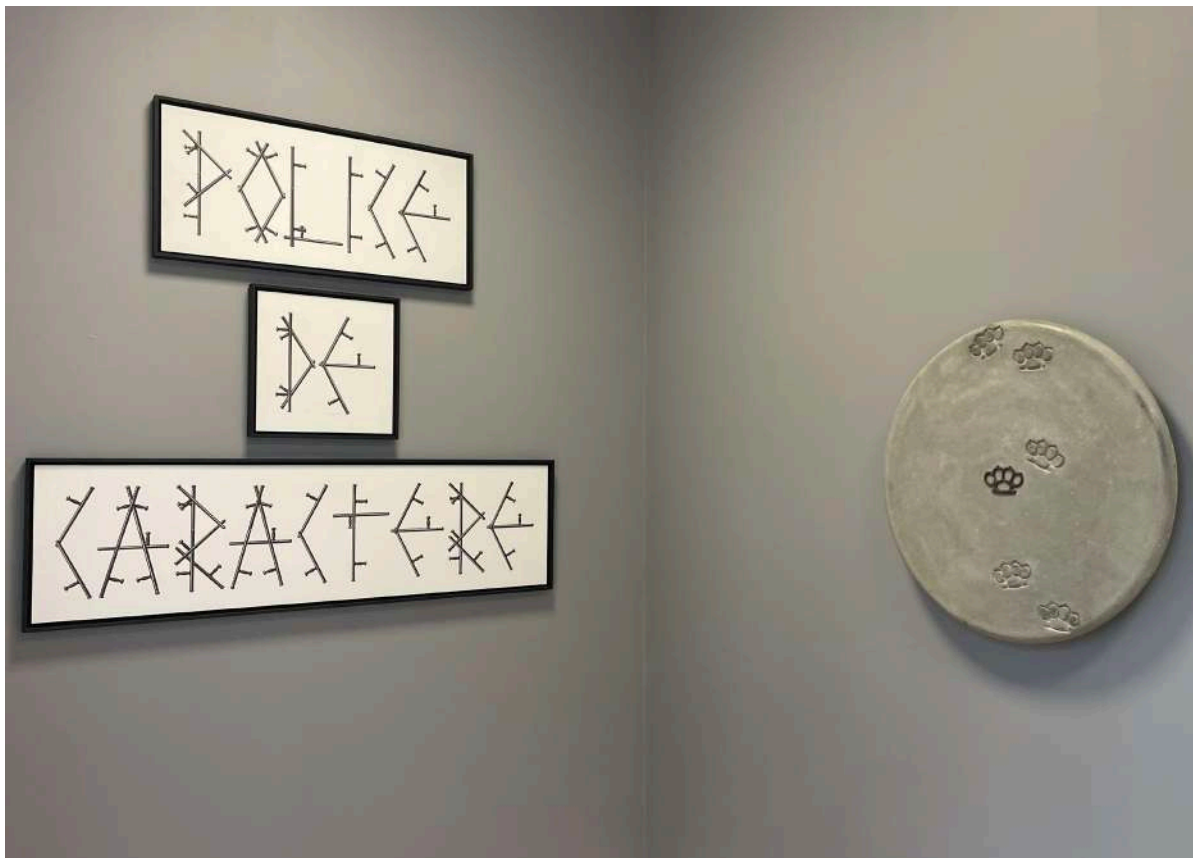
Cette énergie se manifeste avant même de pénétrer le bâtiment : dans le petit jardin d'accueil, l'artiste installe une longue série de sculptures en résine polyester, des paires de rangiers qui progressent vers l'entrée du centre d'art, puis traversent l'exposition. Des chaussures de clown mènent le cortège. Les propriétaires de ces souliers demeurent invisibles : les chaussures avancent seules, comme mues par des fantômes. Le titre de cette installation, **Le bruit des bottes**, renvoie à la montée de l'autoritarisme : disciplinée et grotesque, cette colonne de nervis dirigée par un clown résonne étrangement avec notre contexte politique actuel. À dessein, Romain Weintzem construit son exposition autour de cette installation, à partir de ce bruit silencieux que l'artiste dénonce haut et fort. « *Pire que le bruit des bottes, le silence des pantoufles.* »²

feindre l'embourgeoisement

L'artiste intervient dans une salle d'exposition qui fut rénovée récemment : en haut et en bas des parois de placo, les rails ou tasseaux en aluminium furent laissés nus, ce qui permettait d'apercevoir les murs anciens décorés avec des papiers peints floraux, témoins du temps où cet espace avait une fonction domestique. Romain Weintzem fait disparaître cette friction des époques et redore le lieu d'un vernis de respectabilité fictif : partition de l'espace en pièces d'habitation, et prolongement des cimaises avec ajout de moulures au plafond. Autant de signes qui confèrent une caution bourgeoise à ce lieu, prétexte idéal pour générer de nouvelles frictions. Pour habiller les murs, l'artiste choisit deux teintes de peinture, la première est un gris commercialisé sous l'appellation *sécurité*, la seconde un kaki qui n'est pas sans rappeler certains camouflages militaires.

hybridation et concrétion

L'art de Romain Weintzem interroge le sens des objets et le modifie, souvent par association d'idées, glissement analogique et assemblage. On repense à l'expression créée par Lewis Carroll, *portmanteau word*, traduite en français par mot-valise : elle part du terme anglais employé pour « une valise rigide en deux parties qui s'ouvre comme un livre » et désigne une concrétion verbale où « deux sens sont emballés dans le même mot » (*De l'autre côté du miroir*, 1871). Pareillement, certaines des œuvres de l'artiste procèdent par télescopage entre



texte et image, ou entre titre et matérialisation visuelle. Dans la première salle de l'exposition, sous cadre sagement accroché au mur, l'expression **Police de caractère** se déploie en typographie de tonfas, ces armes d'origine japonaise en forme de matraque, dotée d'un manche perpendiculaire environ à son tiers, utilisée dans les arts martiaux ou par certaines forces de l'ordre à travers le monde. Idem, au-dessus de nos têtes, flotte l'installation **Balle populaire**, guirlande festive ambiance guinguette, composées de cartouches de chasse rouges qui scintillent joyeusement ; un buste de Marianne arbore un gilet pare-balles estampillé POLICE ; quant à Strike, une œuvre composée de pavés de grès percés de trois trous, les transformant en boules de bowling malicieusement dédiées aux luttes sociales, son titre renforce sa portée hybride et polysémique, strike signifiant grève mais désignant aussi le coup parfait au bowling. Le ton est donné : l'humour et le glissement, formel ou sémantique, avancement main dans la main, pour traquer les instruments de la violence et de l'oppression. Dans cette première salle, un tondo³ de béton prolonge cette pensée analogique : l'œuvre s'intitule **Warpath** (Sur le sentier de la guerre), et ce ne sont plus des empreintes de pattes de chien qui se sont imprimées sur le ciment frais, mais celles, si proches, d'un coup de poing américain.

les goûts et les couleurs

Cette stratégie de télescopage et de détournement donne aux objets une parole plus complexe et plus politique que ce qu'ils nous disent par leur simple valeur d'usage. Elle s'applique aux assiettes murales présentées dans ce premier espace sous le titre **Le bon goût**. La coutume d'accrocher des assiettes au mur mérite un bref rappel historique : confronté à des difficultés de trésorerie, Louis XIV impose à la noblesse de faire fondre les vaisselles d'or et d'argent au profit des caisses royales. Cette mesure accélère l'adoption de l'assiette en céramique, à l'entretien facile et de moindre coût. Au XVIII^e siècle, l'assiette accompagne les nouvelles coutumes culinaires et devient un objet usuel, qui se répand dans toutes les couches de la société. Mais elle prend aussi la fonction d'objet décoratif. Les modèles se multiplient, tout comme les ornements : dessins bucoliques, saynètes comiques ou décors révolutionnaires, et, entre deux utilisations, l'objet est exposé dans un vaisselier ou suspendu au mur, les plus beaux spécimens permettant d'affirmer son appartenance à un milieu aisé. Romain Weintzem reprend cette pratique décorative en interrogeant sa portée classiste : au fond de chaque assiette, il imprime la photographie d'un repas ordinaire, composé d'ingrédients industriels, ici ravioli ou cassoulet en boîte, là pâtes au jambon, cordon bleu ou pizza. Ce faisant, il remet le quotidien déprécié et fragile de nombreux foyers français à l'honneur, mais pose également la question de la légitimité de cette réalité dans un centre d'art. En cuisine ou en art, entre le bon et le mauvais goût, les notions de genre et de style sont-elles aussi cloisonnées qu'on le croit ? Connecté au corps social, l'art de Romain Weintzem prend ici des accents deleuziens : il examine les rapports de forces réels qui sous-tendent les agencements sociaux, de manière à les rendre sensibles.

salle de guerre

La seconde salle accueille le public avec une vaste *Table des négociations*, disposée en son centre : son plateau de bois marqueté évoque le mobilier bourgeois d'une salle de réunion, mais ses pieds en forme de bombes aériennes semblent plutôt charrier l'épaisseur anxiogène d'une cellule de crise, où se déciderait tristement le réarmement du monde.

Aux murs, deux *Tapis d'Orient* sont présentés comme des cartes géopolitiques : pour les réaliser, l'artiste s'est inspiré de villes qui donnent leur nom à certains tapis emblématiques, comme celle de Mossoul, qui aujourd'hui nous évoque moins la décoration intérieure et le travail des tisserands que les ravages de la guerre. Réalisés à la main avec un pistolet à tufter⁴, ces deux tapis réinterprètent ces plans urbains, et la technique textile utilisée floute toute précision des lignes. Ce flou joue comme une métaphore de nos regards détachés sur ces villes lointaines, où les conflits s'enchaînent dans une indifférence relative, si bien que souvent, on ne sait même plus qui tire sur qui. Romain Weintzem fait aussi allusion à l'histoire ancienne des tapis, objets chers et luxueux qui rejouent un territoire idéalisé : à la cour de Louis XIV, par exemple, on ne marchait pas sur le tapis sur lequel était installé le roi sans y être invité. Ici, l'humour est souvent noir et la proximité de la mort partout palpable : sculpture à la pose néoclassique peu naturelle, *La Beigneuse* n'est plus une porteuse d'eau, choisie pour son sourire tendre et sa générosité. Sa jarre a disparu au profit d'une bombe aérienne, et le bain devient beigne. Un autre *ready made* rectifié⁵ joue avec l'idée d'une explosion imminente : l'œuvre s'intitule *Surprise* et elle se compose d'un projectile d'entraînement, neutre et sans charge, de forme légèrement ovoïde, que Romain Weintzem décore du motif que l'on trouve sur les emballages des œufs en chocolat Kinder surprise, un nappage lacté sur fond rouge. Quant à l'installation *Good bye kiss* (Baiser d'adieu), elle se pare des atours du pop art et de la cosmétique glamour, pour mieux révéler l'origine militaire de sa fabrication : les écrins de ces tubes de rouges à lèvres géants sont en fait des douilles d'obus, cylindres initialement bricolés dans les tranchées ou alentour, tout au long de la Première Guerre mondiale. Comment ne pas repenser à tous les baisers d'adieu au cinéma, lorsque le jeune soldat repart au front et embrasse sa fiancée une dernière fois, baiser d'amour, baiser de mort ? L'œuvre condense en elle ce hors-champ, du cinéma au pop art, en passant par les arts et traditions populaires.

diaboliser l'ennemi

Une dernière forme hybride parachève cette réflexion sur la guerre, le militariat et la mort : noire et métallique, cette sculpture mêle le corps d'une orque à la forme d'un sous-marin. Cet animal-arme est né d'une idée simple : en nommant l'orque « *killer whale* », littéralement baleine tueuse, les Anglophones essentialisent son caractère menaçant et monstrueux. À partir de ce nom inapproprié⁶, Romain Weintzem propose ici une réflexion sur la stratégie de diabolisation de l'ennemi, technique de propagande visant à inspirer la peur et la haine de l'Autre. Cette très ancienne tendance humaine à craindre l'inconnu, et à tenter de détruire ce qu'il craint, conduit inévitablement à un cercle vicieux. Ces représentations démonologiques,



manichéennes et sans nuances, sont toujours à l'œuvre dans les conflits armés et facilitent systématiquement les tueries. Face à cette manière simplificatrice de penser le monde et les êtres vivants qui l'habitent, Romain Weintzem oppose ses objets-valises et ses assemblages conceptuels qui **résistent**⁷ : une manière de perturber les lectures machinales, et de réinjecter poésie et complexité dans un réel brutal.

Éva Prouteau, critique d'art

NOTES :

1 – Alors que c'est beaucoup plus fréquent dans le secteur musical, les titres et **punchlines** du rap en regorgent. À l'origine, *Mange tes morts* est une expression gitane, et plus précisément yéniche, une communauté apparentée aux gens du voyage basée dans le nord de la France. Initialement, cette injonction s'utilise contre quelqu'un qui renie ses origines ou ses ancêtres. Certains linguistes avancent qu'elle serait une adaptation de l'italien du sud «managgia li mortacci tui», soit malédiction sur tes morts : du malheur, le glissement se serait opéré vers le manger.

2 - Cette phrase est attribuée à l'écrivain et architecte suisse alémanique Max Frisch, particulièrement attentif aux problématiques d'engagement politique.

3 – Traditionnellement, le tondo (tondi au pluriel) est une œuvre peinte ou parfois sculptée sur un support de forme ronde.

4 – Outil servant à la fabrication de tapis à poils longs ou à bouclettes, qui permet d'insérer rapidement et efficacement des fils à travers un tissu tendu sur un cadre. En actionnant la gâchette, une aiguille perce la toile et dépose le fil, créant ainsi une boucle ou un brin coupé sur l'envers du tissu. Cette action répétée permet de remplir de vastes surfaces rapidement.

5 - En 1938, dans son *Dictionnaire abrégé du Surréalisme*, André Breton fut le premier à donner une définition du ready-made : « Objet usuel promu à la dignité d'objet d'art par le simple choix de l'artiste ». Cette notion, inventée par Marcel Duchamp, se décline en plusieurs sous-genres : ready-mades « aidés », par l'ajout d'un détail graphique de présentation, ready-mades « assistés », ready-mades « rectifiés » et même un ready-made « réciproque » : « Se servir d'un Rembrandt comme table à repasser. »

6 - Bien qu'elles soient connues pour chasser diverses espèces, il n'y a pas eu de cas documenté d'orques tuant des humains dans la nature.

7 – Sur ce point, Romain Weintzem rejoint à nouveau Gilles Deleuze, qui pose l'activité artistique comme un acte de résistance : « L'art, c'est ce qui résiste », écrivait-il en jouant sur le double sens de la phrase.



Le bruit des Bottes (18 éléments)
Le Voyage à Nantes 2025
technique mixte, dimensions variables



Police de caractère, 2023
encre de chine sur papier
44 x 95 cm, 44 x 44 cm, 44 x 155 cm



Balle populaire, 2024
technique mixte, dimensions variables



Marianne, 2023
plâtre, peinture acrylique
39 x 28 x 13 cm



Strike (3 éléments), 2020
pavés de grès
dimensions variables



Warpath, 2022
béton, acier
76 x 76 x 10 cm



Le bon goût (7 éléments), 2026
impression numérique sur céramique
dimensions variables



La table des négociations, 2024
technique mixte
75x126x241 cm



Tapis d'Orient (a et b), 2024
laine acrylique
188 x 116 cm



La Beigneuse II, 2023
technique mixte
52 x 24 x 20 cm



Surprise, 2021
aluminium
50 x 30 x 30 cm



Goodbye Kiss (6 pièces), 2024
Laiton, bois, peinture acrylique
45 x 9 x 9 cm et 30 x 9 x 9 cm



Killer Whale, 2012
acier
20 x 80 x 30 cm



les rendez-vous au 4bis

entrée libre

› rencontre avec l'artiste

samedi **14 mars** à 16h

› ouverture exceptionnelle avant (19h > 20h) et à l'issue de *Subjectif Lune*,
mardi **17 mars**

› petit-déjeuner au 4bis

avec Eva Prouteau

samedi **21 mars** à 10h

› visite un verre à la main en présence de l'artiste
avec notre partenaire caviste Pascal Plessis Clip Clap

jeudi **2 avril** à 18h30

***Pendant la durée des travaux à la Chapelle du Genêteil,
le 4bis est le lieu d'exposition du Carré.***

Pôle Culturel Les Ursulines – 4 bis rue Horeau
53200 Château-Gontier-sur-Mayenne
T. 02 43 09 21 52 / www.le-carre.org

